



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 151.

LUNDI, 30 Mai 1808.

EXTÉRIEUR.

RUSSE.

Petersbourg, le 30 avril.

S. M. I. voulant rendre impossible toute communication quelconque entre la Russie et l'Angleterre, vient d'ordonner qu'aucun bâtiment venant d'un port anglais ne sera admis dans un port russe, quand même ce bâtiment appartiendrait à une nation amie, et ne serait chargé d'aucune marchandise. Tout vaisseau qui n'aura pas relâché en Angleterre pourra librement entrer dans les ports de Russie, et exporter les productions de cet Empire, à condition néanmoins que les maisons de commerce auxquels ces bâtimens seront adressés, s'engageront par écrit à ne point les renvoyer en Angleterre, et à faire consigner leur cargaison dans quelque port d'une puissance alliée de la Russie.

— On vient de découvrir sur les rivages de la mer Blanche une variété nouvelle de la substance vulgairement nommée *verre de Moscovie*, et par les minéralogistes, *mica foliacé*. La variété connue que l'on emploie en guise de verre dans une partie de la Russie, est nuisible aux yeux par sa couleur d'un blanc très-éclatant; la nouvelle variété est d'une couleur grisâtre, quelquefois argentine; en la mettant au-dessus d'une impression ou d'une écriture très-fine, on lit celle-ci sans fatiguer les yeux le moins du monde. On en a apporté ici des lames d'un pied et demi en carré. Elles contiennent, dit-on, quelques grains de muriacite ou soude muriatée gypsifère.

(Journal de l'Empire.)

Du 10 mai.

— On se rappelle que la cour de Sicile, après avoir fait déclarer à M. Tatichief par le marquis de Circello, que les vaisseaux russes seraient à l'avenir exclus des ports de Sicile, s'est emparée de la frégate russe *la Vénus*. D'après un acte aussi hostile, M. de Tatichief quitta Palerme, sans attendre les ordres de son gouvernement. S. M. I. a entièrement approuvé la conduite de ce ministre, et elle a fait signifier par M. le comte de Romanzow à M. le duc de Serapriola, ministre de Sicile, que, dès ce moment, ses fonctions diplomatiques avaient cessé, et lui a fait défendre de paraître à la cour.

Les généraux-majors Rajewski et Ronownizn ont été promus au grade de lieutenant-général pour leur conduite distinguée en Finlande.

(Courier de l'Europe.)

DANEMARCK.

Altona, le 21 mai.

Les dernières nouvelles de Norwège vont jusqu'au 25 avril. Il y avait eu une affaire entre les Suédois et le corps du colonel Stahelt. Nous avons fait 300 prisonniers, selon la feuille officielle de Christiania. C'est cette affaire qui a donné lieu au bruit qui avait couru sur une bataille décisive.

On assure que les soldats suédois ont crié aux Norwégiens : *Amis, ne tirez pas sur nous, car nous ne voulons pas vous faire de mal*. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, il est certain que les Suédois montrent peu d'ardeur pour la cause qui est plutôt celle de l'Angleterre.

Les Anglais qui occupent les îles danoises de Sainte-Croix, de Saint-Thomas et de Saint-Jean, font beaucoup de recherches pour découvrir les propriétés danoises, hollandaises et françaises. Ils ont exigé des habitans un *serment de neutralité*; ceux qui n'ont pas voulu s'y soumettre ont été déportés. Le colonel Scholten, danois, accusé de connivence avec les habitans pour cacher les propriétés des ennemis de l'Angleterre, a eu une querelle avec un officier anglais; il envoya à celui-ci un cartel; mais les autorités anglaises le firent sur-le-champ déporter.

Il a été permis aux planteurs de Sainte-Croix d'exporter leurs sucres aux Etats-Unis pendant l'espace de six mois, afin de se procurer en échange les vivres nécessaires pour la colonie.

(Journal de l'Empire.)

Rendsbourg, le 16 mai.

L'enterrement solennel de feu S. M. le roi Christian VII a eu lieu dans la nuit du 14 au 15 de ce mois. Un nombre considérable d'habitans des districts voisins étaient venus ici pour rendre leurs derniers devoirs à ce monarque, chéri généralement de tous ses sujets. Le cercueil fut transporté aux flambeaux dans l'église. Le convoi funèbre se mit en marche à onze heures du soir, et ne fut entièrement rendu à l'église qu'à une heure du matin. La cérémonie fut terminée à quatre heures. (Journal du Commerce.)

A L L E M A G N E.

Vienne, le 14 mai.

Les deux derniers couriers de Constantinople ont manqué; ainsi nous sommes sans nouvelles de cette capitale. Notre gazette autrique n'a publié sur les affaires de la Turquie qu'une courte notice relative à l'ancien hospodar Ypsilanty.

Des nouvelles particulières assurent que l'armée ottomane est encore tranquille dans ses positions; qu'elle reçoit toujours des renforts, ainsi que l'armée russe; et que le prince de Proserowsky est attendu dans la Valachie, où il doit se rendre après une tournée qu'il fait pour inspecter les autres positions de ses troupes.

Une partie de la levée serbienne, qui avait été rassemblée au moment où on croyait à la reprise des hostilités, retourne dans ses foyers. Les bataillons qui avaient été envoyés sur les frontières de la Bosnie et de la Bulgarie, pour renforcer l'avant-garde, sont déjà rappelés.

(Publiciste.)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Amsterdam, le 25 mai.

S. M. part demain pour Soesdik.

Le nouveau ministre des cultes, M. Mollerus, et le nouveau ministre de l'intérieur, M. van Leyden van Westbarendrecht, ont été présentés, le 19 de ce mois, au serment qu'ils ont prêté entre les mains de S. M.

Le même jour, le corps législatif s'est rendu à Amsterdam, et a eu une audience du roi. Voici le discours adressé à S. M. par M. Byland Huls, faisant les fonctions de président :

SIRE,

« Pendant la session qui vient de se terminer, nous avons eu sans interruption des preuves des soins paternels de V. M. pour la prospérité de son peuple.

« Nous nous sommes uniquement et constamment occupés de concourir aux desseins bien-faisans de V. M. Nous nous estimerons heureux d'avoir mérité l'approbation d'un monarque aussi éclairé et aussi chéri.

« Nous reconnaissons avec V. M. la difficulté des circonstances; elles exigent des sacrifices qu'aucun autre peuple ne pouvait faire.

« En rentrant dans nos foyers, nous ne cessons d'assurer nos concitoyens que votre cœur sensible et bon ressent toutes leurs peines; mais aussi nous leur mettrons sous les yeux la nécessité de suivre l'exemple glorieux de V. M.; de ne point perdre courage, et d'espérer que le Ciel nous accordera cette paix pour laquelle nous faisons tant de sacrifices, et qu'alors le commerce et la prospérité renaîtront dans ce royaume.

« Daignez, Sire, agréer l'hommage de notre soumission et de notre reconnaissance pour toutes les preuves de bienveillance et de confiance dont V. M. nous a honorés pendant le cours de cette longue session. Recevez les vœux que le corps législatif forme pour votre bonheur, celui de votre maison, et pour l'éclat de votre règne. Que le prince que le Ciel vous a donné et son auguste frère puissent faire pendant long-tems le bonheur de leurs sujets ! »

(Journal de l'Empire.)

A N G L E T E R R E

Londres, le 7 mai.

(Extrait du Star.)

Il paraît que l'empereur Alexandre devient de plus en plus indisposé contre nous. Il vient de

promulguer un ukase en vertu duquel tout bâtiment qui entrerait dans un port de Russie sera condamné, s'il est prouvé qu'il ait abordé dans un port d'Angleterre, ou qu'il ait été visité par des croisières anglaises.

— Les journaux du Continent sont remplis d'articles sur l'expédition combinée des Français et des Russes aux Indes-Orientales. On dit que le général Marmont aura le commandement en chef.

— Les dernières nouvelles de Russie ne parlent que des mesures prises par le gouvernement, contre le commerce de l'Angleterre, et elles ne confirment nullement la nouvelle qu'on a répandue dernièrement qu'il avait éclaté une insurrection dans ce pays.

— Les dernières nouvelles de Hambourg annoncent que l'Empereur de Russie a publié une proclamation, portant que la Finlande suédoise était pour jamais réunie à son Empire.

Du 10 mai.

Le gouvernement et l'ambassadeur de Portugal ont reçu hier des dépêches du prince royal du Brésil, qui ont été apportées par le navire portugais *Golfincho*, capitaine Concalo Gomez de Mello. S. A. R. arriva à Bahia le 19 janvier, et fut reçue par ses sujets avec les démonstrations de la plus vive allégresse. Les illuminations et les feux d'artifice eurent lieu pendant plusieurs jours. On publia le 28 une ordonnance concernant les relations commerciales avec ce pays. Nous joignons ici une copie de cet édit qui est d'un grand intérêt pour le commerce en général.

Les nouvelles particulières portent, que la flotte marchande qui avait fait voile de Lisbonne avec la famille royale, s'était séparée dans un coup de vent, vers la mi-janvier, et que quelques bâtimens avaient en conséquence été pris par des corsaires français et espagnols. On ajoute, que tous les bâtimens portugais qui se trouvaient dans les ports de l'Amérique méridionale, espagnole avaient été saisis, et que la guerre avait en conséquence commencé dans ces parages entre les Portugais et les Espagnols. Le commodore Moor fit voile avec l'escadre anglaise et la majeure partie des vaisseaux portugais pour Rio Janeiro, où le prince régent devait aussi se rendre incessamment. Le *don John de Castro*, de 74 canons, fut condamné et mis hors de service peu de jours après son arrivée à Bahia.

ORDONNANCE DU PRINCE RÉGENT,

Au comte de Ponte, de mon conseil-privé, gouverneur et capitaine-général de la province de Bahia.

Ayant pris en sérieuse considération le rapport que vous m'avez fait sur la situation de mes sujets et des revenus royaux, dans les circonstances critiques où se trouvent les affaires politiques de l'Europe, et désirant prendre des mesures promptes pour arrêter les progrès du mal, j'ordonne provisoirement ce qui suit, en attendant qu'une mesure générale ait été adoptée.

1^o. Toutes denrées et marchandises quelconques qui seront apportées au Brésil par des bâtimens appartenant à mes sujets, ou à des puissances en paix avec ma couronne, seront reçues aux douanes en payant 24 pour-cent de droit d'importation; savoir, 20 pour-cent d'impôt consolidé, et 4 pour-cent de droit additionnel déjà établi. Le vin, l'eau-de-vie et l'huile d'olive paieront le double des droits que ces articles payaient précédemment.

2^o. Il est permis à nos sujets, et aux sujets des puissances en paix avec notre couronne, d'exporter où bon leur semblera, pour les avantages du commerce et de l'agriculture, toute espèce quelconque de denrées coloniales, à l'exception du bois de Brésil, et des autres articles déjà prohibés, en payant les droits d'exportation déjà établis dans les différentes provinces.

Bahia, le 28 janvier 1808.

Signé, LE PRINCE.

Contresigné,

Le comte DE PONTE.

HOLLANDE. — Il vient d'arriver dans un port d'Angleterre deux bâtimens américains qu'on n'a pas voulu recevoir dans les ports de Hollande où ils étaient destinés. Cependant ils sont restés plus

de quinze jours en vue des côtes de Hollande. C'est une circonstance d'autant plus singulière, qu'il y avait à bord de l'un de ces bâtimens 196 caisses de quinquina, et que le gouvernement hollandais en avait été informé.

ESPAGNE. — Un bâtiment arrivé de Cadix en 28 jours, annonce qu'il a laissé dans ce port 12 vaisseaux de ligne, non compris les frégates et autres navires prêts à mettre en mer. Le Grand-Duc de Berg était entré à Madrid avec 5 mille hommes.

L'EXPÉDITION A YARMOUTH.

Hier matin les signaux ont été donnés à toute la flotte d'appareiller et de lever l'ancre, et elle a dû faire voile vers les 4 heures de l'après-midi avec un bon vent de S. O.

Fonds publics. — Trois pour cent cons., 68.

— La frégate française le *Piémont*, de 36 canons et 350 hommes d'équipage, a pris dans les Indes-Orientales huit bâtimens anglais, et les a conduits à l'Isle-de-France. Deux autres frégates, l'*Italienne* et le *Sultan*, parties de l'Isle-de-France, font aussi beaucoup de mal à notre commerce.

Il est arrivé dans nos ports, des Indes-Occidentales, un convoi de 70 bâtimens chargés de marchandises. Cela ne fait qu'augmenter notre malheureuse abondance en denrées coloniales.

— M. Harford Jones, nommé ambassadeur d'Angleterre près la cour de Perse, est arrivé, le 7 janvier dernier, au Cap-de-Bonne-Espérance; mais, d'après toutes les nouvelles que nous recevons de ce pays, il n'est pas probable qu'il arrive à sa destination.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Défense de la patrie.

Lord Castlereagh. Je sais que le devoir de la chambre est de s'occuper d'abord de l'organisation de l'armée régulière; mais, dans les circonstances actuelles, les citoyens soldats qui s'exercent volontairement au maniement des armes, et à la discipline militaire, doivent être aussi l'objet de notre sollicitude. D'ailleurs, grâce aux mesures qui vous ont été proposées et que vous avez adoptées, l'armée régulière est entièrement organisée; accrue de 40,000 hommes, elle compose maintenant en y comprenant les milices, une force considérable. L'instruction et la discipline sont portées, dans tous les régimens, à une perfection inconnue jusqu'à ce jour en Angleterre.

D'après le rapport des officiers inspecteurs, les volontaires sont dignes de marcher à côté des régimens de ligne. Ainsi, jamais l'empire britannique ne se reposa du soin de son sort et de sa fortune sur une armée mieux organisée. Mais, soit que la guerre dure encore long-tems, soit que nous fassions la paix, il faudra rendre à ses travaux, à ses jouissances, à ses habitudes domestiques, ce corps de volontaires que la patrie ne peut appeler que momentanément à son secours. Il faut prévoir l'époque de la séparation de ce corps, et le devoir du gouvernement est de proportionner toujours l'état militaire de son pays à celui des puissances ennemies. La défense de la patrie ne devant donc pas éternellement être basée sur l'enthousiasme des citoyens, mais sur une force régulière et permanente, je proposerai à la chambre quelques modifications au système actuel, et je lui expliquerai les vues du ministère relativement à l'organisation définitive de la défense nationale.

Vous avez adopté un bill pour instruire tous les jeunes gens au maniement des armes; le but de cette mesure était d'ajouter en cas de besoin 200,000 hommes à nos forces disponibles; mais nous avons reconnu, depuis, l'insuffisance des moyens adoptés. Pour faire un bon soldat, il ne suffit pas de l'instruction, de l'adresse, il faut encore de la discipline et un ensemble que les hommes exercés séparément n'obtiennent jamais. Il faut donc rassembler et enrégimenter les hommes dont on veut faire, non pas des soldats de parade, mais des soldats utiles. Le bill ne remplissait donc point les vues du ministère: j'aurai l'honneur en conséquence de soumettre à la chambre un projet tendant à autoriser le gouvernement à créer une nouvelle milice de 60,000 hommes, formant une armée de réserve destinée à protéger la tranquillité dans l'intérieur, à remplir en cas de besoin les cadres de l'armée active, et à offrir un dernier rempart à l'ennemi. Cette milice différerait de l'autre, en ce qu'elle ne ferait le service hors de son pays que dans le cas d'une invasion en Angleterre et de la présence des Français sur nos côtes.

M. Yorke. Pourquoi, Messieurs, toutes ces subtiles distinctions entre les corps appelés à la défense de la patrie? Pourquoi des troupes de

ligne, des milices, des volontaires? En fait de mesures militaires, il est tems que nous prenions pour exemple ceux qui ont déjà vaincu la plus grande partie de l'Europe, les Français qui, en tactique, ont laissé bien loin derrière eux les Romains. Chez les Français, il n'y a que deux armées nationales, l'une sédentaire, l'autre mobile, qui viendraient, au besoin, mutuellement au secours l'une de l'autre. Voilà l'exemple qu'il faut imiter, et non créer des projets. Ce mode convient parfaitement à notre esprit national, et s'accorde parfaitement avec nos constitutions. Je me propose de développer mes idées à ce sujet, lors de la discussion de ce bill.

M. Windham. L'administration actuelle semble n'avoir d'autre dessein que de blâmer les opérations de l'administration qui précéda. Le noble lord a paru s'apitoyer sur le sort du peuple qui, selon lui, est opprimé par le bill sur la milice générale; mais tout en ayant l'air d'adoucir la mesure, les ministres en proposent une autre plus rigoureuse. Par le premier bill, chaque citoyen en état de défendre la patrie était forcé de consacrer quelques momens à s'exercer au maniement des armes et aux évolutions militaires, et devenait ainsi, sans perdre son état, propre à embrasser momentanément l'état militaire.

Aujourd'hui on forme les citoyens en corps, on les arrache à leurs travaux; et, en les privant des moyens d'exercer leur profession, on veut les forcer à se faire soldats: un enrôlement limité ne saurait même suffire, il faut au ministère des soldats à vie. J'avais cru d'abord, puisqu'il s'agissait de système militaire, lorsque tout est organisé, régimens de ligne, milice, volontaires et gardes nationales, qu'il s'agissait de pensions pour les officiers vieux ou infirmes, de secours pour les soldats blessés ou pour les familles des braves morts à la défense de la patrie; pas du tout: le projet du ministère est de détruire toutes les bases d'un système militaire qui s'accordait si bien avec notre constitution et la liberté civile qui fait l'orgueil de notre pays, et de faire de chaque soldat un esclave pour la vie.

Le général Tarleton. Je ne me prononcerai ni pour ni contre le bill. Mon intention est seulement de relever un fait avancé par le noble lord Castlereagh; selon lui, les volontaires sont dignes de figurer à côté des soldats de ligne: gardez-vous de croire à des assertions aussi hasardées. Sans doute nos volontaires sont superbes à la parade; ils font des manœuvres admirables les jours de fête et de dimanche; mais quel est le général expérimenté qui voudrait couvrir les flancs de son armée ou faire protéger sa retraite par de telles troupes? Certes, ce n'est pas moi. A-t-on jamais vu un amiral confier ses manœuvres à des matelots novices, et disposer sur la même ligne de bataille des bricks, des frégates et des vaisseaux de 74?

Je conseille aux ministres de ne se pas fier à des projets toujours beaux en spéculation, et à croire un peu plus à l'expérience. Une mesure urgente dans ces circonstances où l'ennemi a prouvé que tout lui était possible, une mesure urgente, dis-je, serait la formation de camps où l'on instruirait sans distinction les milices, les volontaires et les troupes de ligne. Ainsi nos soldats citoyens communiqueraient aux troupes leur enthousiasme et leur patriotisme, et les troupes de ligne initieraient les soldats citoyens aux secrets de la discipline et de l'art militaire.

Lord Castlereagh. Le bill va être imprimé, ainsi chaque membre des communes pourra en prendre connaissance, et faire des observations à cet égard dont le ministère s'empressera de profiter.

(Journal de l'Empire.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 29 mai.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 4 mars 1808, sur la demande de sieur Guillaume Artigue, officier de l'administration de la marine au port de Rochefort, et autres intéressés;

Le tribunal de première instance à Dax, département des Landes, a ordonné une enquête pour constater l'absence des frères Jean et Pierre Grave, disparus depuis 23 ans de Saint-Esprit.

Par jugement du 17 février 1808, sur la demande de Michel Meyer, et des mariés François Joseph Gross et Marie Meyer de Gondolsheim,

Le tribunal de première instance à Colmar, département du Haut-Rhin, a déclaré l'absence de Jean Meyer, leur frère germain.

Par jugement du 20 juillet 1807, sur la demande de Jean Buis, gendarme, résident à Rouillac, département de la Charente, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Périgueux, département de la Dordogne, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Baptiste Buis, parti en 1791 pour les armées, et dont on n'a pas de nouvelles depuis 1793.

Par jugement du 21 mars 1808, sur la demande des mariés François Blanchard, et Marie-Françoise Ploquin, cordonniers, domiciliés à Issoudun,

Le tribunal de première instance à Issoudun, département de l'Indre, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'Antoine-François Ploquin, parti pour les Isles en 1790.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bruxelles, du 27 mai.

28. 56. 78. 61. 65.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

La Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, rappelle à ses concitoyens qu'elle aura quatre prix à distribuer dans la séance publique du mois d'août de la présente année.

Le premier, de la valeur de 600 fr., à l'auteur qui donnera la solution de la question suivante: « Quel est le moyen le plus prompt de soulever les corps submergés à une profondeur déterminée, quelle que soit leur pesanteur, dans un endroit où le flux et le reflux se font sentir? »

Le second, de la valeur de 300 fr., à l'auteur qui fera connaître, par des expériences bien constatées, « Quels sont les espèces de bois que l'on pourrait faire concourir avantageusement avec le chêne, pour la fabrication des barriques? »

Le troisième, de la valeur de 300 fr., à l'auteur du meilleur ouvrage en vers *A la Gloire de nos Armées!*

Le quatrième, de la valeur de 600 fr., destiné à l'*Eloge de M. de Tourny père*, ancien intendant de Bordeaux.

Les ouvrages doivent être parvenus à la Société avant le 1^{er} juillet de cette année (ce terme est de rigueur), et adressés francs de port au secrétaire de la Société, hôtel de l'Académie, rue Saint-Dominique.

PHILOGOLOGIE.

D'où vient le mot ATTENTION?

Lettre du sénateur François (de Neuf-Château), Membre de l'Institut, etc., à M. P. R. F. Butet, de la Sarthe, directeur de l'Ecole Polytechnique, etc.

Paris, le 26 mai 1808.

Vous m'avez adressé, Monsieur, un exemplaire des remarques sur l'étymologie que l'on donne ordinairement du mot ATTENTION, et sur d'autres objets qui intéressent plus ou moins la philosophie du langage. Cette philosophie en vaudrait bien une autre. La reine Christine trouvait cependant Ménage incommode, parce qu'il ne laissait passer aucun mot sans savoir d'où ce mot-là pouvait venir. Beaucoup de gens qui pensent ressemblent plus ou moins à la reine Christine. Les querelles les plus réelles sont assez et trop fréquemment des disputes de mots. Et sans vouloir renouveler les fameuses discordes des Réaux et des Nominiaux, je connais l'influence qu'exercent réciproquement les choses sur les signes qui doivent les représenter, et, à leur tour, les signes sur les choses qu'ils représentent. Vous avez commencé, Monsieur, par le mot le plus important pour le sujet de vos recherches. Vous réclamez l'attention, et vous la méritez; mais qu'est-ce que l'attention? L'Académie française a beau la définir, vous n'en êtes pas satisfait, et vous voulez, comme Ménage, savoir précisément d'où vient le mot ATTENTION. Il a pu changer sur la route, comme chemin faisant, tout change; mais cela ne vous suffit pas. Vous prétendez que chaque mot présente sous vos yeux sa généalogie. Celui-ci en a deux et il y a de quoi choisir. Vous vous êtes déterminé pour une filiation qui n'est pas encore reçue, vous l'avez appuyée ingénieusement. Enfin, pour nous intéresser encore davantage, vous avez fait hommage de vos réflexions à M. Garat mon collègue, mon éloquent ami, et mon

digne modèle au Sénat et à l'Institut; c'est le meilleur arbitre que vous puissiez choisir; mais dans la question que vous lui soumettez, il se trouve votre partie. Il admet l'étymologie que l'on donne ordinairement au mot ATTENTION. Vous cherchez à ce mot une origine différente. J'ignore si M. Garat voudra résoudre ce problème, et juger dans sa propre cause. En me communiquant les pièces du procès, vous m'avez mis à même de former mon opinion, et j'avouerai, Monsieur, que, d'après votre exposé même, je ne suis pas de votre avis. Je crois que cet avis est le fruit d'une illusion que vous vous faites à vous-même. Il est d'autant plus nécessaire d'en relever l'erreur, que vous l'ériges en principe. La crainte de ne voir dans votre grand ouvrage qu'un enchaînement d'équivoques ou de logomachies, provenant de la même source, ôterait toute confiance aux laborieuses recherches dont vous vous occupez, pour une histoire universelle de la langue latine et des langues qui en sont nées. Sans doute, sous ce point de vue, vos remarques sur un seul mot acquièrent beaucoup d'importance; vous les donnez comme un exemple de la manière de traiter les douze cents chapitres de votre lexicologie. Or, si cet article-modèle est fondé sur une méprise, plus la méprise est présentée d'une manière séduisante, plus on devra se défier de la subtilité d'une métaphysique qui s'égare si savamment et se trompe avec tant d'esprit. Vous convenez vous-même que la métaphysique et l'étymologie sont rarement d'accord: voyons ici s'il est possible de les concilier.

Vous rejetez, Monsieur, le sentiment de ceux qui dérivent les mots *attention* et *attentif* du verbe *attendere*, et qui en donnent pour raison que dans l'*attention* l'esprit paraît être tendu ou tendre vers l'objet qui le rend attentif. Vous voulez au contraire que ces mots descendent des verbes *attinere* et *tenere*, parce que l'esprit *attentif* tient à l'objet quelconque de son *attention*. Cette signification vous a semblé plus naturelle. Vous n'y trouvez qu'un trope, une simple métonymie qui transporte à l'esprit l'action des organes. Vous voyez dans l'*attention* des idées de repos, et non de mouvement, et vous croyez que *tenir* à est plus calme que *tendre vers*. Ainsi vous voulez mettre des raisons plus ou moins probables, des arguments de vraisemblance, des principes rationnels, à la place des documents et des traditions que les siècles fournissent aux étymologistes.

Examinons, Monsieur, vos diverses assertions, avant de remonter aux sources et aux autorités, qui ne vous en imposent pas, puisque vous aspirez à les rectifier, et dont je ne veux faire usage qu'après avoir pesé vos propres arguments au poids de la seule raison.

Le sens que vous donnez au mot *attention*, est-il bien naturel? *Tenir* à une chose, c'est y appartenir, c'est y être attaché; mais si on est loin de la chose, comment y est-on attaché? Comment *tenir* à un objet dont on ne veut pas s'occuper? Pour *tenir* en effet à quelque point sensible, il faut l'avoir saisi. Afin de pouvoir le saisir, il faut s'en approcher; enfin, il faut *tendre vers* lui. Or, c'est précisément ce que ne veut pas faire l'esprit inattentif, que sa distraction éloigne de l'objet. S'il y a donc un simple trope qui transporte à l'esprit l'action des organes, l'*attention* n'est-elle pas plus naturellement, par un trope plus doux, l'action d'un esprit qui tend ou est tendu vers la chose qu'il veut saisir, que l'état d'un esprit qui tient déjà à cet objet? *Tenir* à quelque chose, être tenu par quelque chose, appartenir à cette chose, n'est pas une opération mobile et spontanée. C'est un état indépendant de notre intelligence. Telle n'est pas l'*attention*. Elle est souvent trop volontaire; tout ce qui en est digne, ne l'obtient pas toujours; on la commande rarement; on la fixe avec peine. Pourquoi? C'est qu'on n'est attentif, en général, qu'autant qu'on s'est bien proposé, ou que l'on est forcé de l'être. Ainsi, être attentif, c'est bien réellement avoir l'esprit tendu, c'est bien tendre vers un objet, que l'on ne comprend pas d'abord, qu'on ne tient pas encore, auquel on ne tiendra qu'après l'avoir examiné, qu'après s'en être convaincu par l'effet d'une sérieuse et longue attention. Ainsi, l'*attention* n'est pas le but auquel on tient; c'est un moyen d'y parvenir, le chemin par lequel on y tend.

La solitude et le silence ne sont pas nécessairement liés avec l'idée que nous donne l'*attention*; on peut être attentif à un objet particulier au milieu du plus grand tumulte et de la plus grande assemblée. Le corps est présent en un lieu; l'âme peut tendre vers un autre. Quand cette tension est forte et prolongée, elle résiste au bruit et aux distractions communes. Ainsi, Monsieur, tous les détails par lesquels vous croyez pouvoir interpréter l'*attention* comme l'action synonyme de *tenir*, d'appartenir à, etc. s'expliquent, ce me semble, d'une manière plus facile, et plus juste, et plus simple, par le mouvement réfléchi qui fait tendre à, ou vers l'objet qu'on peut avoir en vue. J'en appelle à vous-même. Si ma lettre vous inté-

resse, même en vous combattant, vous ne tenez sûrement pas à l'opinion que j'énonce; mais vous avez l'esprit tendu, ou vous tendez votre pensée vers tout ce que je vous oppose.

J'appliquerai également cette solution à la difficulté que vous ont présentée plusieurs mots que vous avez crus découler indifféremment de ces deux sources primitives: *tendere*, *tenere*. Cet embarras paraît avoir été le premier fondement de votre opinion. Cependant il n'y a aucune confusion réelle dans les mots que vous alléguiez. Les composés du verbe *tendere*, *attendere*, *intendere*, *pretendere*, ont produit naturellement les mots *attention*, *intention*, *prétention*. Ceux du verbe *tenere*, *contenir*, *détenir*, *obtenir*, *retenir*, ont amené de même les mots *contention*, *détention*, *obtention*, *rétenition*. Vous faites sur le mot *content* une remarque spécieuse; mais qui ne revient point à ce que vous avez voulu qu'elle prouvât. *Contentus* a deux sens dans la langue latine: M. Noël les a marqués expressément dans le savant Dictionnaire qu'il vient de publier. Participe de *contendo*, ce mot exprime une roideur, une tension énergique. Ainsi Ovide peint, dans les *Métamorphoses*, un arc tendu avec vigueur, par ces mots: *Contentus arcus*. Mais le mot *contentus*, dérivé de *continere*, est un nom plus qu'un participe. Les anciens l'ont employé d'une manière heureuse, dans l'acception ordinaire de notre mot *content*. Plaute dit qu'une bonne femme est celle qui sait être contente d'un seul homme:

Uxor CONTENTA est, quæ bona est, uno viro.

Nous n'avons pas, dans notre langue, adopté *contentus*, participe de *contendo*. *Contentus*, de *continere*, a dû faire *content*; mais de *contendere* on a fait *contendant*, qui signifie tout autre chose. Les *contendants*, en général, sont toujours *mécontents*. Les *contents* sont peu *contendants*. Le sens de *contendant* répond à l'étymologie; ce qui n'arrive pas toujours, comme vous le savez, et ce qui rend souvent la science étymologique aussi creuse que peu utile. Sans sortir de la classe des mots qui nous occupent, voyez quelle distance entre nos deux verbes français *attendre*, *entendre*, et les verbes latins *attendere*, *intendere*, auxquels pourtant ils correspondent, et dont ils ont été dérivés mot à mot d'une manière immédiate! Aussi beaucoup de bons esprits, ne voyant que des jeux de mots dans l'arbre hiérarchique des mots, condamnent-ils cette science. La philosophie du langage ne serait-elle qu'un blason? Elle serait peu digne du titre de philosophie. Je ne partage pas cette injuste prévention. Il y a quelques mots dont on ne saurait contester la généalogie. On dispute sur beaucoup d'autres, et ces disputes ne sont pas toujours uniquement verbales ou verbales. On peut en juger par l'ensemble des questions qui se rattachent à celle de savoir d'où vient le mot *attention*.

Dans votre idée, *attention* viendrait d'*attinere*. *Attentif* devrait donc en provenir aussi. Or, ce ne serait point par le participe *attendant*, mais par le passif *attenu*. En ce cas, l'*attentif*, qui serait *attenu*, serait forcé, stable, constant, dans son *attention*; on ne peut éluder ce à quoi l'on est *attenu*. Certes l'*attention* n'est pas ainsi obligatoire; *attention* n'est pas tenue. Vous n'éprouverez pas la même contradiction en conjuguant *attendere*, pour arriver aux mots *attentif* et *attention*. *Attendere* vous donne à l'actif, *attendant*; au passif, *at-tendu*, c'est-à-dire, *tendu à*, ou vers tel ou tel objet; en latin, *attensus*, et ensuite *attentus*; d'où sont certainement venus *attentif* et *attention*.

Pour vous le démontrer, recourons enfin à la source, c'est-à-dire, aux auteurs classiques de la langue latine; nous ne prétendons pas savoir leur langue mieux qu'eux-mêmes. Je pourrais vous citer un très-grand nombre de passages où les meilleurs auteurs se sont servis d'*attendere*, d'*intendere*, dans le sens de porter attent on à quelque chose. En revanche, vous ne pourrez trouver un seul exemple d'*attinere*, ni même de son passif *attineri*, employé dans le même sens.

Ouvrez le Trésor de Fabri et celui de Gesner.

Attendere, suivant Gesner, est un verbe qui n'est pas plein; mais c'est un verbe na, avec lequel on sous-entend toujours un autre mot. *Attendere*, dit-il, c'est penser et comme tendre son esprit. On sous-entend toujours: tendre ses yeux ou son esprit. (*Attendi enim oculos, aut animum subauditur*). Horace a dit: *Intendere animum*: si votre esprit n'est pas tendu vers les bonnes études et les choses honnêtes:

*Si non
Intendes animum studiis et rebus honestis.*

Cicéron, sur la loi agraire, a dit également: *Sed attendite animos ad ea quæ consequuntur*; ce qui signifie à la lettre: mais tendez vos esprits vers les choses qui suivent; ou, soyez attentifs à ce qui va suivre. Le même Cicéron a employé *attentio* d'une manière remarquable. Tout le reste, dit-il dans son livre de l'Orateur, consiste dans le soin, dans l'attention de l'esprit, dans la pensée, la vigilance, etc. *Reliqua sunt in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, etc.* Cette *attentio*

animi n'est pas la tenue de l'esprit, mais bien évidemment l'action de l'âme; qui tend; qui est tendue vers tel objet.

Vous concevez, Monsieur, que cet emploi d'*attendere* par tous les anciens auteurs, dans le sens propre et naturel que nous donnons aux mots *attentif* et *attention*, démontre irréfutablement que ces mots viennent de ce verbe. Nous l'avons à la vérité détourné de son sens; en en tirant le mot *attendre*, qui a un autre objet chez nous: *attendre* est bien aussi *tendre à*, *tendre vers* quelque chose; mais il est bien moins positif, moins sûr qu'*attendere*. Mais dans ses dérivés, *attentif* et *attention*, nous avons conservé toute sa valeur primitive. On ne peut nier que ces mots ne soient formés d'*attendere*, puisque l'*attendere* latin signifiait exactement l'action de la chose même qu'expriment en français *attention* et *attentif*. Ainsi donc, point de doute que l'étymologie que l'on donne ordinairement au mot *attention*, ne soit la seule véritable, et que c'est par erreur que vous voulez faire venir du verbe *tenere*, des mots qui sont évidemment des composés de *tendere*.

Souffrez, Monsieur, que je résume ici en peu de mots la question qui nous occupe, et que le public doit juger.

Il s'agit de savoir d'où vient le mot ATTENTION.

Quel est, dans nos organes, le siège de l'*attention*? C'est celui de l'entendement. Le front, les yeux et les oreilles portent ses signes au dehors. Voulez-vous avoir son image? Lisez ce qu'on a dit du Père Mallebranche. Quand ce grand philosophe écoutait quelque chose qui l'intéressait fortement, son âme était sur sa figure. On a dit qu'en ce cas on croyait, à travers son front, voir les fibres de son cerveau tendues vers ce qu'on lui disait. (*Encyclopédie, article ATTENTION*). Chez tous les animaux l'*attention* est dans la tête. Voyez comme Racine, qui était si soigneux dans le choix de ses mots, a placé celui d'*attentif* dans le récit de Thémène:

Des coursiers attentifs le cri s'est hérissé.

Comment donc le verbe *tenir*, dont la principale action est sur-tout dans les mains, pourrait-il être la racine du mot *attention*, dont la principale action est sur-tout dans la tête? L'*attention* ouvre les yeux; elle dirige le regard; elle élève le front; elle fait dresser les oreilles; elle tend, en un mot, les ressorts de l'esprit et les organes du cerveau. C'est donc du verbe *tendre*, et de son composé *tendre à*, *tendre vers*, et en latin, *attendere*, qu'est sorti naturellement le trope de l'*attention* (que l'on eût dû peut-être écrire *attension*). La préposition *ad*, avant le verbe *tendere*, a désigné le terme externe de cette tension; mais quand elle est plus réfléchie et repliée sur elle-même, la préposition *in*, avant le même verbe, a désigné ce but interne, et a donné, par conséquent, le mot *intention*. Les anciens avaient aussi le participe du verbe *intendere*, *intentus*, qui nous manque; car nous n'avons pas fait d'*intentus* *intentif*, comme d'*attentus* *attentif*; et c'est une de ces nuances qui montrent la richesse de la langue latine et l'indigence de la nôtre. Nous ne pouvons pas rendre d'une manière exacte le fameux proverbe latin:

Pluribus intentus, minor est ad singula sensus.

Virgile s'est servi aussi d'*intentus*, au lieu d'*attentus*, comme d'un mot plus expressif.

Conticuere omnes, INTENTI que ora tenebant.

Ce vers est d'autant plus notable, que la tension, la *tendance* de tous les auditeurs vers le récit d'Énée, est peinte d'un côté par l'épithète d'*intenti*, et que d'une autre part, la retenue et le silence de tous les auditeurs nous sont aussi rendus sensibles par cette circonstance de toutes les bouches fermées, *ora tenebant*. L'*intenti*, près du *tenebant*, n'en aurait pas été rapproché par Virgile, s'il n'eût été qu'un pléonasme et n'eût dit que la même chose. Ne confondez donc pas *tendere* avec *tenere*, tandis que vous pouvez distinguer, au contraire, dans la double famille des mots procréés de ces verbes, la même différence qui les caractérise, et qui demeure inaltérable dans tous leurs composés.

L'Académie française avait eu cette opinion lorsqu'elle crut devoir ranger tous les mots de la langue sous leurs racines respectives dans la première édition de son Dictionnaire. Cherchez le verbe *tendre*, et dans les composés vous trouverez *attention*; cherchez aussi *tenir*, et vous ne verrez pas le mot *attention*. L'Académie française, envinée et calomniée, avait voulu donner un système complet de la langue française. Il eût été à désirer qu'elle eût continué à suivre le même ordre; mais le public ne goûta pas cet arrangement, qu'il trouva trop savant ou trop peu commode. Il faut bien, malgré qu'on en ait, composer avec l'ignorance: le parterre fait

les auteurs ; et pour s'accommoder à la frivolité des lecteurs de toutes les classes , il fallut que l'Académie perdît tout son premier travail , et bouleversât son ouvrage elle-même , en remettant les mots dans l'ordre , ou bien plutôt dans le désordre alphabétique. Il est aisé de dire du mal de ce Dictionnaire , après avoir forcé l'Académie à le gâter ; mais si ceux qui l'attaquent de bonne foi , je l'imagine , vous imitent , Monsieur , ils aideraient à corriger les défauts de ce grand ouvrage , par les matériaux utiles qu'ils se plaindraient à rassembler. C'est là ce que vous faites , et ce qui est digne d'éloge et d'encouragement. Je fais beaucoup de cas de quelques unes de vos vues sur ce que vous avez appelé *lexicologie* : ce n'est pas cependant une chose nouvelle. La science lexicque , ou plus simplement la lexicque , est le sujet d'un bon Traité dans l'Encyclopédie latine d'Alstedius (ouvrage latin en deux volumes in-folio , qui a paru en 1649). Vous seriez étonné , Monsieur , d'y retrouver presque toutes vos découvertes sur les mots radicaux , et sur les diverses manières de considérer chaque terme , soit par les prépositions qui concourent à le former , soit par les idées attachées à ses syllabes désinences. Cet ouvrage en indique et en a fait naître un très-grand nombre , tous écrits en latin , que vous pourriez , je crois , parcourir avec fruit avant de publier celui que vous nous promettez. *L'Histoire universelle de la langue latine* est une très-belle entreprise ; mais il ne faut pas s'exposer à refaire ce qui est fait ; ou si l'on veut détruire les opinions anciennes , avant de les combattre , il faudrait les connaître , et même les approfondir. En vous indiquant ce surcroît de la tâche qui vous occupe , je crois vous prouver mon estime , et c'est le même sentiment qui m'a déterminé à combattre un de vos avis , que j'ai cru erroné. Si je me trompe à cet égard , ma méprise est sans conséquence ; mais si c'est vous , Monsieur , qui êtes dans l'erreur , il est peut-être bon que vous en soyez averti avant d'aller plus loin dans l'immense carrière où vous entrez avec courage , et que vous êtes fait pour parcourir avec honneur.

J'ai celui de vous saluer.

Signé, FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU).

POÉSIE.

CHANT DES ISRAËLITES SUR LA MORT DE LA FILLE DE JEPHTÉ.

Épique qui a été citée honorablement à l'Académie des Jeux floraux , le 3 mai 1808. (Voyez le Moniteur du 13 mai , article Sociétés savantes.)

Non loin de Galaad , sur un mont écarté
Qu'ombragent des cèdres antiques ,
Les vierges d'Israël , en ces tristes cantiques ,
Honorèrent tous les ans la fille de Jephthé.

Guerriers , n'approchez pas ; laissez couler nos larmes ,
Ne troublez pas ce chant funèbre et solennel :
Le gage infortuné du succès de vos armes ,
La fille de Jephthé périt pour Israël.

Ainsi la plante salutaire
Est coupée en sa tige avant que de fleurir :
Son suc porte au malade un secours nécessaire ,
Il est sauvé ; mais elle va mourir.

Israël a péché ; Dieu remet sa vengeance
Aux descendants d'Ammon , peuple cruel et fier :
A la voix du Seigneur , il s'élève , il s'avance ,
Comme au souffle des vents les sables du désert :
Israël n'a plus de défense.

La commune douleur s'exhale par des cris.
Mais cependant Jephthé rassemble les débris
Des bataillons jadis remplis de zèle :
Prosterné devant Dieu , confiant et soumis ,
Il élève ses mains : « Aux coups des ennemis
« Livreras-tu , Seigneur , le juste qui t'appelle ,
« Qui place dans toi seul sa force et son appui ?
« Pardonne en sa faveur à ce peuple infidèle.
« Protège-le : reste avec lui !
« Et puisque d'Israël doit s'expier le crime ,
« Lorsque de Galaad nous joindrons les remparts ,
« A ta fureur je vouerai pour victime
« Le mortel qui d'abord frappera mes regards. »

Guerriers , n'approchez pas : laissez couler nos larmes ,
Ne troublez pas ce chant funèbre et solennel :
Le gage infortuné du succès de vos armes ,
La fille de Jephthé périt pour Israël.

Jephthé parle : il fléchit le Seigneur des armées ,
Son bras est avec nous : désormais sans soutien ,
L'impie Ammonéen

De ses guerriers mourans voit les plaines semées.
Ainsi le feuillage orgueilleux ,
Dont se revêt un arbre vigoureux ,
Dès qu'il ne reçoit plus la sève nourricière ,
Tombe et languit dans la poussière.

Aux murs de Galaad nos fortunés soldats
Arrivent annoncés par des chants de victoire :
Le peuple avec transport vient célébrer leur gloire ;
Il adresse au dieu des combats
Sa reconnaissante prière.

La fille de Jephthé précède tous les pas :
Elle venait au-devant de son père !
C'est elle que Jephthé découvre la première :
C'est l'holocauste du Seigneur !

Cessez ces vains concerts , instrumens d'allégresse ,
Et que des sons plaintifs inspirent la douleur !
D'Israël c'est le chef vainqueur
Qui doit sacrifier l'enfant de sa tendresse ,
L'unique espoir où reposait son cœur !

Non , il ne verra point sa table environnée
De nombreux rejetons , charme de ses vieux ans :
Sa fille , vierge encor , finit sa destinée
Aux premiers jours de son printemps.
La vigne fleurissait : de la foudre frappée
Sa tige en vain survit à ses bougeous naissans ;
Jusqu'en sa racine coupée
Stérile , elle se fane , et meurt avant le tems.

Guerriers , n'approchez pas ; laissez couler nos larmes ;
Ne troublez pas ce chant funèbre et solennel :
Le gage infortuné du succès de vos armes ,
La fille de Jephthé périt pour Israël.

Pendant deux mois , parcourant nos montagnes ,
La fille de Jephthé gémit sur ses malheurs ,
Et ses fideles compagnes
La suivent en versant des pleurs.
Elle est au matin de la vie ,
Elle n'en verra pas le soir.

Des filles d'Israël le glorieux espoir ,
L'espoir de devenir la mère du Messie ,
Pour elle est perdu sans retour.
Pleure , victime obéissante ,
Offre au Seigneur une plainte innocente ;
Tu n'embrasseras point les fruits de ton amour.
Et tu disparaîs de la terre
Comme un songe , une ombre légère
Qui ne laisse rien après soi.

De Dieu qui connaîtra la loi !
Ses jugemens impénétrables
Atteignent tour-à-tour les justes , les coupables ,
Et l'homme devant lui rentre dans le néant.
En silence , adorons ses décrets immuables ,
Bénédissons le Seigneur , gloire au Dieu tout-puissant !

Guerriers , n'approchez pas ; laissez couler nos larmes ,
Ne troublez pas ce chant funèbre et solennel :
Le gage infortuné du succès de vos armes ,
La fille de Jephthé périt pour Israël.

Par M^{lle} ATHÉNAISS-BOUTHIÉ , de Paris.

LIVRES DIVERS.

Code Napoléon , conforme à l'édition originale de l'Imprimerie impériale , auquel on a ajouté les lois transitoires , une table analytique et raisonnée des matières , et le tableau des distances de Paris à tous les chefs-lieux des départemens. Un vol. in-12 de 622 pages , imprimé sur beau papier , beau caractère.

Prix , 3 fr. , et 4 fr. 50 c. franc de port. — Le même , un vol. in-18 , avec une table raisonnée et alphabétique , de 528 pages ; prix , 1 fr. 50 c. , et 2 fr. 25 c. franc de port.

La Henriade , poème , avec les notes et variantes , suivi de l'essai sur la poésie épique , par Voltaire , et ornée de douze belles figures en taille-douce , imprimée sur papier fin.

Prix , 3 fr. , et par la poste 4 fr. — Le même ouvrage , avec les notes corrigées , à l'usage des écoles et pensions , orné de 10 vignettes , et d'un frontispice gravés en taille-douce ; prix , 2 fr. , et franc de port 2 fr. 50 c.

Le Magasin des Enfans , ou Dialogue d'une sage gouvernante avec ses élèves ; par M^{me} Le

Prince de Beaumont. Nouvelle et jolie édition en 4 vol. in-18 , ornée de 18 figures gravées en taille-douce.

Prix , 4 fr. , et 5 fr. 50 c. , franc de port.

Le Nouveau Secrétaire français , ou Modèles de lettres sur toutes sortes de sujets , avec leurs réponses ; des modèles de billets à ordre , lettres-de-change et mémoires , suivi de modèles de pétitions , etc. etc.

Un vol. in-12. Prix , 1 fr. 25 cent. , et 2 fr. par la poste.

Ces quatre ouvrages se trouvent à Paris , chez Le Prieur , libraire , rue des Noyers , n° 45 ; et chez Bechet , libraire , quai des Augustins , n° 63.

Annales des voyages , de l'histoire et de la géographie , publiées par M. Malte-Brun.

VIII^e livraison , avec une carte géographique.

Chaque mois , depuis le 1^{er} septembre 1807 , il paraît un cahier de cet ouvrage , de 128 ou 144 pages in-8° , accompagné d'une estampe ou d'une carte géographique.

Le prix de la souscription est de 24 fr. pour Paris , pour douze cahiers , que l'on recevra franc de port , et de 14 fr. pour six cahiers.

Le prix de la souscription , pour les départemens , est de 30 fr. pour 12 cahiers , rendus franc de port par la poste , et de 17 fr. pour 6 cahiers. En papier vélin le prix est double.

L'argent et la lettre d'avis doivent être adressés , francs de port , à F. Buisson , libraire , rue Git-le-Cœur , n° 10 , à Paris.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui , Relâche.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui , l'Assemblée de Famille.

Théâtre de l'Impératrice , rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique , la 5^e repr. del *Credulo* (le *Crédule*) , ou le Mariage rompu , précédé du *nemici Generosi*.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR , donneront aujourd'hui la 4^e repr. d'un *Journal à Paris*.

Théâtre du Vaudeville , rue de Chartres. Aujourd'hui Soirée de deux Prisonniers , le Prix , et le Prix.

Théâtre de la Gaîté , boulevard du Temple. Aujourd'hui la dernière repr. de *Peau-d'Ane* , ou l'Isle bleue et la Mer jaune , mélod.-folie-féerie , et le Mariage dans une Rose. — Mercredi , au Théâtre des ci-devant Jeunes-Artistes , la 1^{re} repr. de l'Ange tutélaire , mélodrame en trois actes.

Ambigu-Comique , boulevard du Temple. Aujourd'hui Amanda , et Saakem.

Théâtre Montansier , Palais du Tribunal. Aujourd'hui la grande Voltige par un singe ; la prise du Fort par 40 chiens , avec un feu vif et redoublé ; les exercices variés des sieurs Gaudot. — Auguste et de Scapin.

Cirque Olympique de MM. Franconi , fils. Aujourd'hui Grands exercices d'équitation , la scène comique de M. Rognolet , tailleur de la Garonne , et les Centaures.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam , et de Boulogne , sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre , depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. La ville de Naples et de ses environs , vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée , 2 fr. chaque.

Panharmonicon , rue du Lycée , près le Palais-Royal , en face du passage de la galerie de bois , au premier ; l'entrée est par la Cour des Fontaines , n° 1. Grand Concert d'harmonie , les dimanche , lundi , mercredi et vendredi , à neuf heures du soir.

Tivoli , Chaussée-d'Antin , rue Saint-Lazare. Aujourd'hui Divert. champêtre. — Le jardin est ouvert tous les jours , depuis 5 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Il y a un bon restaurateur. — Prix d'entrée , 1 fr.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre , rue de la Fontaine-Michaudière , carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours , à sept heures demie , et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places , 3 fr. , 2 fr. et 1 fr.

L'abonnement se fait à Paris , rue de Poitevin , n° 6 ; le prix est de 25 fr. pour trois mois , 50 fr. pour 6 mois , et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres , l'argent et les effets , franc de port , à M. AGASSE , propriétaire de ce Journal , rue des Poitevins , n° 6. Tous les effets , sans exception , doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens , non affranchies , ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin , pour plus de sûreté , de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur , rue des Poitevins , n° 14 , depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A PARIS , de l'imprimerie de H. AGASSE , propriétaire du Moniteur , rue des Poitevins , n° 14